

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Fées ont soif

Caroline Barrett et Denis Saint-Jacques

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrett, C. & Saint-Jacques, D. (1979). *Les Fées ont soif*. *Lettres québécoises*, (13), 4-6.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HEUREUSE CENSURE

J'avais écrit un éditorial intitulé Heureuse censure ou je disais d'abord que Les Fées ont soif avait bel et bien été censuré même si les éditorialistes du Devoir et de la Presse ont essayé de nous faire croire le contraire. La censure comme tout le reste s'adapte à son temps. À quoi servirait l'index aujourd'hui ?

Pour le reste, mes commentaires se rapprochaient beaucoup de ceux de Denis Saint-Jacques qui signe la rubrique Le Théâtre qu'on publie.

J'ai cru qu'il valait mieux, dans les circonstances, laisser la parole tout de suite à Denis Saint-Jacques et à sa collaboratrice Caroline Barrett. Nous aurons donc en éditorial, cette fois, Le Théâtre qu'on publie.

Adrien Thério

Les Fées ont soif

L'événement impose *les fées ont soif* à l'attention publique. Rien de tel que la censure pour rendre célèbre une oeuvre d'art. Les juges qui la persécutent assurent le succès de la pièce de Denise Boucher. Vivent les juges qui donnent à boire aux fées ! Ils donnent aussi de l'éclat à notre vie théâtrale ; sans eux, on irait moins au spectacle et ce qu'on y voit ne ferait pas si long feu. Honneur aux censeurs par qui le scandale arrive ! Honneur aux censeurs qui feront lire *les fées ont soif* plus qu'on ne lit les pièces, même à succès ! Tous les critiques ne feront jamais tant pour la lecture qu'un seul juge qui dit non. Que ne peut-on espérer pour une oeuvre qui en a irrité deux ? . . .

Ainsi s'offrent à nous déjà analysée concrètement par une situation historique des *fées* dont la critique ne peut servir qu'à amplifier les ondes de choc que leur magie a déjà générées. Rien de ce que nous pourrions en dire ou en écrire n'arriverait à changer le sens qu'a déjà pris cet événement tant pour ceux que le nouveau sortilège effraie que pour ceux qu'il charme. Le surgissement du refoulé dans l'imaginaire collectif saurait mal être compris dans toutes ses déterminations au moment où il se produit, il faut d'abord qu'il soit vécu. Je doute que l'apprentie sorcière, aux talents manifestes, qui a su trouver les incantations pour conjurer ce surprenant phénomène puisse en maîtriser les effets. Les discours de sourds que nous offrent les chroniques des lecteurs dans les journaux font bien voir que l'étrange apparition suscitée par les sorts de Denise Boucher, Jean-Luc Bastien et autres sur la scène du Nouveau Monde n'a pas les mêmes traits pour tous. Bien plus, ces mêmes lettres

démontrent que nul n'a besoin d'avoir vu le spectacle ou lu le texte pour en percevoir les critères déterminants. La cause est entendue : Denise Boucher est opportune féministe, elle est obscène sacrilège. On l'accuse de « cochonnerie », mais n'est-ce pas justement un mot féminin ? Les partis sont constitués et les plans de bataille arrêtés ; pour la femme nouvelle ou la religion établie, le conflit suit son cours.

Pour en suivre les péripéties actuelles, les quotidiens plus à jour¹ vous gardent au fait : *les fées* et leur sort restent sous les feux de l'information. Mais si vous voulez vous rafraîchir les idées en ce qui concerne l'escarmouche préliminaire engagée par le refus de subvention du conseil des arts métropolitain, vous trouverez dans le livre un dossier de presse d'une cinquantaine de pages : vous y reverrez les camps se former. Vous pourrez aussi bien y lire l'argumentation sur laquelle les divers membres de l'équipe de production se fondent pour garantir leur action, ainsi s'organisent les premières lignes du bataillon des fées. Vous assisterez aussi à un ralliement majeur de forces alliées ; vous trouverez cela dans les comptes rendus favorables des chroniqueurs à propos du spectacle. La victoire artistique ainsi acquise, sur laquelle il n'y a pas lieu de revenir, demeure l'enjeu juridique et idéologique à emporter ; cela se joue encore et continuera de se jouer quel que soit le jugement rendu à propos de l'interdiction de vente du livre ou de représentation du spectacle. La justice se sera inféodée à l'un ou l'autre camp, mais quelle que soit la sanction, les opinions ne changeront pas pour si peu. On se scandalisera de la censure ou de la licence, on pavoisera pour la liberté ou l'ordre. Mais le

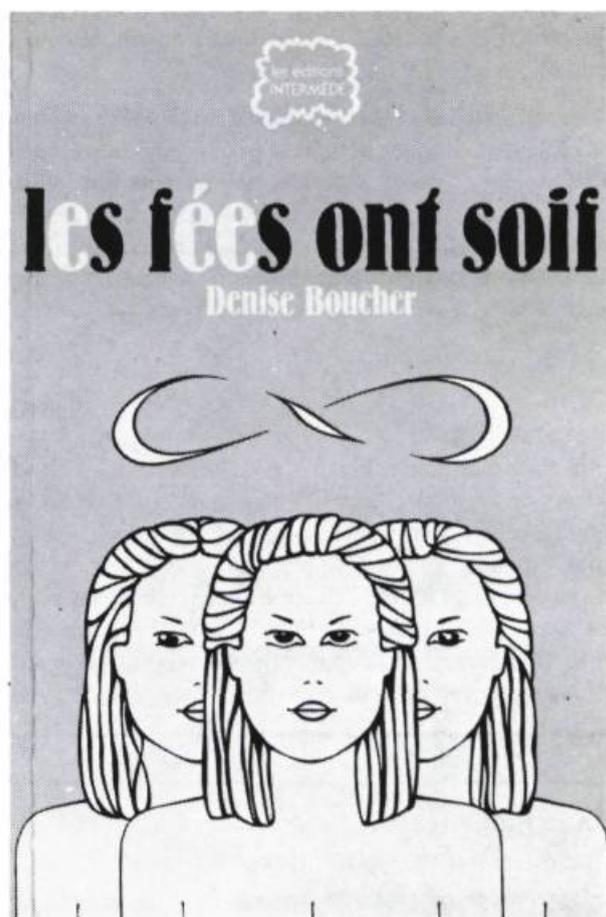
clivage idéologique que révèlent *les fées* n'en disparaîtra pas pour autant, car *les fées* ne l'ont pas produit, pas plus que *Les Noces de Figaro* n'ont déclenché la révolution française. Le texte/spectacle de Denise Boucher ne fait au premier chef, mais c'est déjà considérable, que procurer l'objet concret d'un affrontement. Au fond, si les tenants de l'un ou l'autre parti n'ont pas besoin de lire le texte ou de voir le spectacle pour connaître les positions à occuper, c'est bien que pour le moment l'oeuvre sert d'emblème, plus que de fondement. Les uns défendant la religion et la langue offensées, les autres la femme et l'amour brimés, les adversaires ne s'entendent pas sur ce qui est en cause sauf à savoir que cela a titre *Les Fées ont soif*.

On tentera ici d'éclairer l'oeuvre même quant à ce qu'elle fournit comme sens propre ; si elle n'a pas produit l'événement, elle l'a permis. Et si jusqu'à présent son contexte l'étouffe un peu, il faut pour y comprendre quelque chose tenter de voir comment elle s'y situe, comment *Les Fées ont soif* parlent la religion, la langue, la femme et l'amour. Pour indiquer clairement mon parti, j'ai demandé à une femme, de parole, féministe et amoureuse, l'analyse qui suit. Ainsi se lisent les femmes et je trouve pour ma part à y apprendre, avec vous, j'espère.

*
* * *

La pièce puise son originalité surtout dans l'exploitation de l'image de la Vierge qui rêve d'être « déviargée ». Pour le reste, il y a malheureusement mais peut-être inévitablement reprise des thèmes féministes abordés et ressassés par la plupart des auteurs féminins engagés. Quoiqu'il en soit, on ne peut enlever à Denise Boucher le mérite d'avoir été l'une des premières sinon la première à poser ce violent geste de démythification à l'égard de la Vierge Marie, « notre mère à tous ». Et ce n'est pas rien puisqu'à partir de ce mythe primitif d'une femme pure et vierge s'est instaurée dans l'imaginaire collectif toute une série de modèles et de représentations qui ont grandement influencé les rapports entre les sexes.

La Vierge est présentée dans la pièce comme une statue, une image, un portrait : « Je suis la reine du néant... Je suis le miroir de l'injustice. Je suis le siège de l'esclavage... Je suis l'image imaginée. Je suis celle qui n'a pas de corps. » (p. 91). C'est à partir de la Vierge, de la Sainte que ce sont développés les deux modèles féminins chers à nos sociétés chrétiennes et masculines : la mère et la putain. Dans la pièce, la mère s'appelle Marie. Elle a eu deux enfants mais sa chair n'a jamais été traversée par la jouissance, son mari la traite de « grosse épaisse », de « crise de folle », elle prend des Valium. La putain c'est Madeleine. Elle boit, elle fume, elle possède des « paquets de bottes en cuir et en vinyl », elle se souvient du premier homme qui a payé pour se glisser entre ses draps. Avec tous leurs attributs et leurs lieux communs, ces deux femmes ne sont que le reflet de la Vierge. Marie ressemble à la Sainte Mère bien malgré elle. Elle est un modèle virginal, pure et soumise, mais un modèle délavé, fatigué. Par sa vie de péché, Madeleine est devenue l'envers de la Vierge-Marie, une anti-Vierge. Dans le système manichéen des



mythes la femme ne peut être que bonne ou mauvaise, vierge ou putain . . .

Mais la Vierge, ô scandale !, en a assez d'être vierge. « Personne ne brise mon image . . . Qui dévisagera mon image ? N'ai-je point quelque part une fille qui me délivrera ? Qui me déviergera ? » (p. 92). Par conséquent, Marie et Madeleine prennent elles aussi conscience de leur aliénation. Marie quitte son mari « a rien apporté avec elle . . . pour le moment a lui laisse la maison pis les 3 p'tits » comme dit si bien la chanson . . . (Voir *Femmes de Paroles*.) Madeleine pour sa part se met à réfléchir grâce au geste de Marie. Il lui prend l'envie de flanquer à la porte tous les hommes qui viennent lui quêter ses faveurs, elle rêve de petit commerce et de vie tranquille. Les deux femmes passent donc de « l'errance » à la « quittance » pour aboutir à l'amitié, une amitié auparavant inconciliable entre ces deux faces d'une même médaille sainte . . .

La pièce aboutit ainsi à la destruction des trois modèles féminins proposés par la culture mâle et de cette destruction renaîtra une femme, une seule, sexuée et sensuelle. Il faut voir cependant que « l'auteresse » ne tente pas uniquement de mettre fin à certains mythes injurieux pour la femme. Elle va beaucoup plus loin. Elle entreprend une sorte de féminisation du langage, elle transforme le code linguistique déjà en place pour enfin pouvoir parler de la femme nouvelle sans avoir à utiliser un langage créé par les hommes pour les hommes. Denise Boucher parle femme. Elle parlera donc de « follies » mot issu de folle et non plus de fol. Elle écrit vieu sans x. Le x

n'est-il pas l'apanage du masculin ? Et puis il y a « une oeuf », « la soleil » et « la ciel ». Madeleine, la putain, se considère comme « une bien vilaine sujet ».

Denise Boucher à elle seule a créé un remous, une révolution. Elle dépouille les hommes de tout ce qui les sécurise et qu'ils croient posséder. Elle leur enlève toute illusion sur la pureté originelle de la femme, elle leur enlève leur mère éternelle. Pour une fois les hommes sont réduits au silence, à tout le moins devront-ils réapprendre à parler une langue nouvelle s'ils veulent comprendre la vie des fées.

*
* * *

Sur cette question de la langue, de la forme des fées, je me permets de reprendre la plume des mains de Caroline pour tenter de cerner d'un peu plus près cette question de la « vulgarité » du langage employé par Denise Boucher. On retrouvera aux pages 49, 50 et 51 du livre une excellente intervention de Claude Lagadec faite d'abord dans *Le Devoir* le 17 juin 1978. Il indique bien comment les pratiques linguistiques dominantes « vampirisent » les pratiques populaires pour la

régénération de leurs codes et comment le scandale que cela suscite parfois ne sert qu'à masquer le caractère inévitable de ce parasitisme. Mais alors dans quelle mesure le texte des *fées ont soif* est-il innocent de ce vampirisme ? À qui en « littérature », au « théâtre » cette langue s'adresse-t-elle ? Qui donc est atteint par une pièce sans intrigue filée fondée sur le lyrisme savant d'une langue qui sait se servir d'expressions populaires ? Celles, ceux qui nous lisent ici, qui ont vu le spectacle au Nouveau Monde, qui achèteront le livre. La « vulgarité » de Denise Boucher comme celle de Michel Tremblay est littéraire et la littérature en a vu bien d'autres. Cette vulgarité de la littérature apparaît toujours plus choquante de ne pas être destinée au vulgaire, au peuple justement. *Les fées* ne sont-elles pas écartelées entre leurs bonnes intentions et leurs belles phrases ? leur cause et leur magie ?

Caroline Barrett,
Denis Saint-Jacques.

*
* * *

1. J'écris ceci le 8 janvier.

Aux Éditions La Presse
ce qu'il y a de mieux dans la diversité



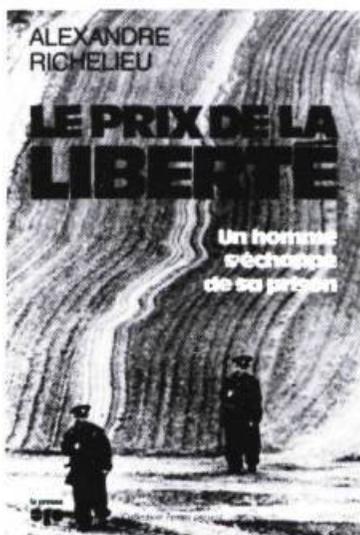
ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE tome II — LA PATRIE LITTÉRAIRE

par René Dionne

Cette anthologie intéressera autant le profane que le chercheur. C'est un précieux outil de référence par la diversité des genres qu'elle réunit, par les notices qui présentent chaque auteur, ainsi que par sa table de références.

C'est aussi, sur un plan plus personnel, la redécouverte passionnante d'une pensée dont les applications ont eu des répercussions jusque dans l'éducation des Québécois d'aujourd'hui.

536 p. \$18.00



LE PRIX DE LA LIBERTÉ

par Alexandre Richelieu
collection « Temps présent »

Dans cet récit autobiographique, Alexandre Richelieu raconte les humiliations et les contraintes qu'il a vécues en Roumanie et comment il a réussi à échapper, avec sa femme, à une vie sans issue, pour rentrer au Québec, son pays d'origine.

132 p. \$6.50



LA CÉRÉMONIE

par Marie José Thériault
contes

Contes bizarres ? Contes érotiques ? ou drôles de contes ?

Dans ce recueil, Marie José Thériault nous livre les trois à la fois et d'autres encore que l'on pourrait dire cyniques ou même simplement gais. L'auteur, par ce nouvel ouvrage, nous entraîne dans un univers singulier, énigmatique et parfois cruel, hors des frontières du temps et de l'espace, avec un plaisir évident : celui des mots.

140 p. \$6.50

eip les éditions
la presse

En vente partout